

Ernst Bloch: Espace pour l'utopie. Un projet de Francesc Abad, 2010 - 2017

Beat Dietschy

Secrétaire général de la fondation *Brot für alle*, Berne (jusqu'au 2016)

Conception et gestion du projet: **Francesc Abad**

Conseil philosophique: **Claudia Kalász**

Édition et son: **Adolf Alcañiz**

Cadreur: **Adof Alcañiz**

Lieu et jour de l'entretien: **Berne, 19-5-2010**

Traduction de l'allemand: **Found in Translation**

© de l'entretien **Beat Dietschy**

Initiation à «L'athéisme dans le christianisme» et l'étroite collaboration avec Ernst Bloch #00:00:04-6#

Le début de ma rencontre avec Bloch, ou le fait que je le découvre, a été une chose audacieuse. J'étais jeune, je n'avais même pas vingt ans, et je connaissais quelques-uns de ces textes, surtout «L'athéisme dans le christianisme», je l'avais lu en 68, ou en 69 peut-être. La force qui émane de ce livre, également en rapport avec tout le mouvement étudiant, a eu un effet considérable sur moi. Et comment Bloch extrait le sens authentique des rébellions dans l'histoire judéo-chrétienne. Il parlait avec un ton qui, en théologie, dans l'Église – au moins celle d'ici – était inédit. J'étais tellement enthousiasmé que je lui ai écrit une lettre pour lui demander si je pouvais le rencontrer. Et j'ai reçu une carte postale, environ deux jours plus tard, me semble-t-il, sur laquelle Karola Bloch me disait : «Venez nous voir à Tübingen, dimanche prochain, à deux heures de l'après-midi». Moi, j'étais en Suisse, à Bâle. Et j'y suis allé. Je n'oublierai jamais cette première rencontre, parce que, en quelque sorte, Bloch voulait savoir plein de choses, avec curiosité, si bien que je n'ai pas pu répondre à tout, mais ce fut une rencontre inoubliable pour moi. Non seulement nous avons discuté tout l'après-midi, mais également jusqu'au soir, me semble-t-il. Et alors, Bloch m'a dit: «Je fais encore les séminaires. Pourquoi ne viens-tu pas à Tübingen?» C'est ce que j'ai fait, je suis alors devenu l'un de ses proches, et je suis entré dans le cercle des doctorants.

Plus tard, l'ancien collaborateur personnel d'Ernst Bloch, Burghart Schmidt, lui annonça qu'il allait s'installer à Vienne, et qu'il lui serait difficile de continuer son étroite collaboration avec lui. Il m'a alors demandé de le faire. Ainsi donc, sans le vouloir, j'ai été le collaborateur personnel de Bloch au cours de la dernière année. En fait, j'ai travaillé avec lui au quotidien. Nous avons relu de nombreux manuscrits anciens et des exposés. Et le résultat de cette collaboration, qui a été si directe, est le dernier volume complémentaire de son œuvre complète: «Tendance, latence, utopie». En partie, nous y avons également reformulé certaines choses. Bloch avait besoin que quelqu'un écrive pour lui; il n'était plus en condition de le faire car il avait pratiquement perdu la vue.

Pour certains textes, nous avons fait plus qu'une relecture; nous les avons pratiquement réécrits entièrement. Bien sûr, cela m'a permis de voir comment pense la personne et, de plus, comment l'exprimer avec les mots. La musicalité de la structuration du raisonnement *blochien*, telle qu'elle se retrouve dans toutes ses œuvres, en commençant par l'immédiat, le soi intérieur, «Je suis moi, celui qui essaie », jusqu'à l'explication qui devient alors catégorielle. Cela a été très positif. Je pense qu'il n'y a rien de mieux pour entrer dans le labyrinthe de la pensée *blochienne*.

Non-contemporanéité 1. Condition de la pensée utopique, aller au-delà du présent.

#00:04:29-1#

Nous pouvons dire que la non-contemporanéité est le destin de la pensée utopique, car aucun dépassement de soi ni aucun espoir se manifesterait si nous étions déjà là où nous voulons être. Cette position de «non simultanée avec le présent», de ne pas s'y trouver satisfait, apparaît déjà à la fois dans la théorie et la praxis utopique de Bloch. Et le concept apparaît à différents endroits avant de devenir plus explicite dans «Héritage de ce temps» [Zurich, 1935], une œuvre qui se confronte au fascisme allemand.

Non-contemporanéité 2. Le passé pèse sur le présent. #00:05:31-3#

Je pense que ce concept présente plusieurs facettes. La première est un rapport avec ce que nous savons tous : les choses du passé ont des conséquences, elles ne sont pas révolues. Elles pèsent sur nous. Comme le disait Marx: «Les morts pèsent sur les vivants», l'oppression angoissante, les réactions du passé non résolu. Cela est fréquent, vraisemblablement. Rien de nouveau. Ce n'est pas seulement spécifique à Bloch, mais je crois que c'est quand même important.

Entre 1915-17, quand Bloch a écrit «L'esprit de l'utopie», sa première œuvre marquante, il vivait alors en Suisse et, devant la catastrophe de la Première Guerre Mondiale, il avait de grands espoirs dans le succès d'une révolution, comme la Révolution russe déclenchée plus tard et qui aurait également pu se produire en Allemagne. Il a alors élevé la voix dans de nombreux articles d'opinion souvent signés sous un pseudonyme dans le *Freie Zeitung*, un journal des exilés en Suisse, mais également dans d'autres publications. L'un des principaux sujets qu'il abordait était le suivant: la révolution ne fonctionnait pas en Allemagne. L'Allemagne n'était pas contemporaine, elle ne l'était pas non plus par rapport aux pays voisins qui avaient la Révolution française comme base. Il y avait en Allemagne ce que Bloch appelle «le glacier du féodalisme expansionniste» de l'Est de l'Elbe. C'est-à-dire des reliques féodales, une chose incrustée, l'appareil militaire prussien ; et tout en bas, la révolution bourgeoise frustrée. Nous avons un capitalisme qui n'est pas accompagné d'une révolution démocratique, selon Bloch. Cette dissonance est ce qui le fait réfléchir sur la non-contemporanéité et sur la répercussion d'un passé qui a échoué. Il aborde alors le thème et lui consacre tout un livre, «Thomas Münzer» [Munich, 1921]. Surtout, il parle également de la catastrophe de la Guerre des paysans en Allemagne, et il dit: «Cela commence quand l'autorité publique triomphe, sans qu'il n'y ait aucune possibilité d'évolution vers un mouvement démocratique, vers une révolution démocratique, jusqu'à aujourd'hui ».

Non-contemporanéité 3. «Grotesque allemand» ou «Conte russe?» #00:08:48-2#

Voici l'une de ces lignes de pensée. Il existe peut-être un autre exemple permettant de saisir ce que Bloch veut dire avec ce côté contemporain, intempestif. Environ un mois après le début de la Révolution de Novembre à Munich, un bref récit a été publié en Allemagne qui s'intitule « Grottesque allemand ». L'argument est à peu près celui-ci : des chercheurs, des archéologues, vont sur une île et entrent dans une grotte. Soudain, ils sont surpris par un monstre, un dragon, un prédateur primitif qui leur barre le chemin et les menace de les manger tout cru. L'un des chercheurs est médecin et réussit à anesthésier le monstre pendant un moment. Pendant ce temps, il extirpe le cerveau de l'un de ses camarades archéologues mort pendant l'attaque du monstre, et il le lui transplante. Lentement, le monstre commence à articuler des mots comme s'il était leur ami et malheureusement, ils ne se méfient pas assez. Ils pensent pouvoir dialoguer avec le monstre. Mais il se passe alors cela, comme le raconte Bloch: quand les humeurs corporelles du monstre commencent à lui monter à la tête, les caractéristiques humaines commencent à s'effacer. Il se transforme à nouveau en monstre et les dévore tous. «Grottesque allemand». Plus tard, Bloch reformula un peu le récit en incluant dans la deuxième édition de «Traces», de 1957, si je me souviens bien, mais sous le titre «Conte russe?», avec un point d'interrogation.

Les deux titres indiquent déjà de quoi il s'agissait : ce qui se passe quand on essaie de mener à terme une révolution, de démocratiser une société sans support historique, où tout le passé réagit et fait échouer la tentative. En fait, cela peut également s'appliquer à la tentative de construire un socialisme. Je pense que ce n'est pas un hasard si Bloch a donné au récit le nouveau titre de «Conte russe?».

Non-contemporanéité 4. Le futur dans le passé #00:12:28-7#

Il s'agit par conséquent d'un visage de la non-contemporanéité. Mais ce qui est intéressant, c'est que Bloch dit qu'il existe un passé qui a des conséquences d'une autre manière. Il y a un futur dans le passé – comme lui-même l'exprime. Les aspects obscurs de l'histoire ne sont pas seulement archaïques, il existe également de nombreuses choses qui ont échoué. Nous avons, par exemple, la révolution allemande ou les guerres des paysans allemands et d'autres tentatives d'émancipation. Et cela a des conséquences sur les utopies, sur les rêves des gens. C'est un élément qui s'articule également dans le domaine de l'art, car l'art est toujours une tentative de thématiser ce qui n'est pas admis dans la réalité, de lui donner forme avec d'autres moyens, d'anticiper ce qui pourrait y avoir. La pré-apparition est une caractéristique des œuvres d'art.

Dans le cadre de la confrontation avec le national-socialisme dans le livre «Héritage de ce temps», Bloch se sent obligé de dire... Bien, à plus d'un titre, il s'agit également d'une dispute avec le Parti Communiste, avec les partis de gauche, et il leur dit: «Vous êtes décidés à rester dans la contemporanéité, dans la contradiction entre le capital et le travail. Vous mobilisez les prolétaires et vous pensez que cela est suffisant. Mais alors, pourquoi cela ne fonctionne-t-il pas? Pourquoi les national-socialistes sont-ils si forts? Pourquoi réussissent-ils à convaincre? Mais les salariés et, à l'opposé, les paysans à la fois des campagnes et une partie de la petite bourgeoisie, d'où leur vient cette fascination? Et Bloch fait une analyse très minutieuse à ce sujet : Quels sont de manière spécifique les états de la conscience dans ce cas? Des rêves enkystés, peut-être entortillés; peut-être de fausses promesses contre le présent. Mais si on ne le prend pas au sérieux, alors on peut y donner un sens bien différent, s'en servir pour la voie contre-révolutionnaire et fasciste. À travers cela, Bloch essaie de dire: Vous ne pouvez pas être

seulement dans le présent. Vous devez assumer le passé qui n'est pas devenu histoire, qui n'a pas réussi mais qui existe dans les mentalités, dans les états de la conscience, et vous devez l'allier à la contemporanéité.

Non-contemporanéité 5. Le programme esthétique comme programme politique. [#00:19:03-8#](#)

Il s'agit de la contribution spécifique de Bloch à la théorie de la non-contemporanéité, qui est surtout intéressante quand vous voyez que, dans le fond, il s'agit aussi d'un programme esthétique. Walter Benjamin a expliqué en quoi consiste le national-socialisme, ce que l'on peut formuler comme «*l'esthétisation* de la politique». Autrement dit, les ressources des nouvelles technologies y sont appliquées avec un franc succès, tout comme les moyens de communication, les grands défilés. Brecht le reconnaît également : «Ce théâtre effectue une mise en scène entièrement adaptée au culte du Führer. Et il a de la force!» Face à cela, Walter Benjamin a dit que le programme qu'il fallait lui opposer est la «politisation de l'esthétique». C'est-à-dire prendre ce qui affecte les gens, mais pour le dénoncer et en faire une politique, comme ce que Brecht essaya de faire par-dessus tout.

Bloch le fait également à sa manière, en ce sens qu'il interpelle tout le domaine culturel de son époque pour aller au-delà de la simple polarisation à laquelle a parfois eu recours le marxisme vulgaire : soit vous êtes de notre côté, soit vous êtes contre nous. Ou le tout pour tout : soit vous nous aidez, soit vous êtes l'ennemi. Et bien non, cette sorte de division des classes est trop simple. Dans l'art également, plusieurs possibilités doivent être envisagées. Bloch apporte différentes articulations, en fonction de ce qui doit être formé, et le projet d'une sorte d'esthétique sociologique du présent des années 20, qui est très différenciée. Dans ce cas, je pense qu'il ne s'agit pas non plus de formuler une théorie en tant que telle. Ce qui est important c'est que ce qui peut mener sur le mauvais chemin peut être transformé, c'est-à-dire, la catégorie de la conversion, de changer de fonctionnement. À partir d'un commencement mythique, on peut obtenir un commencement réel. La question réside en cela : c'est également dans la conscience que l'on doit changer l'état des choses. On doit commencer là où se trouvent les personnes, les accueillir dans leur état de conscience, le prendre sérieusement en compte et, en fonction de cela, orienter la politique même. Dans une grande mesure, il s'agit d'une proposition pour une politique du front populaire qui n'a été appliquée et propagée que plus tard, mais Bloch l'avait déjà préparée.

La critique du concept linéaire de l'histoire et « l'hétérogenie des fins ». [#00:19:03-8#](#)

Quand Bloch parle de non-contemporanéité, lorsqu'il dit également que la contemporanéité et la non-contemporanéité doivent coïncider, il critique fortement les positions marxistes vulgaires, mais sans l'exprimer bien clairement. Il dit ce qui suit : Vous ne pouvez pas considérer les processus historiques de manière unilinéaire. Le progrès ne suit aucune ligne droite tracée dans l'atelier du dessinateur, dirons-nous, mais il fait des zig-zag, d'après Bloch. Et donc, comme Benjamin. Les choses ne se passent pas comme prévues. Il existe une catégorie qui se développe après de manière plus systématisée ou exacte, et que Bloch appelle « l'hétérogenie des fins ». Il veut dire par là que nous savons qu'une chose est prévue d'une certaine manière, mais qu'elle finit par se concrétiser d'une

autre manière. Bloch analyse de A à Z la révolution, la révolution qui termine mal. Il tire naturellement ses exemples d'hétérogonie des fins aussi de la philosophie. L'exemple le plus célèbre est qu'Hegel voulait écrire une sorte de livre scolaire, une propédeutique, et ce fut la « Phénoménologie de l'esprit ».

Bien sûr, il existe également une hétérogonie où le résultat est positif, une chose meilleure. Mais il y en a d'autres qui sont des perversions. Alors, on obtient une émancipation fictive, et au lieu d'une révolution, c'est la caricature, la dictature ou le fascisme même qui apparaît. Je pense que cette manière d'analyser les choses selon si elles se transforment en quelque chose de bien ou de mal se retrouve essentiellement dans « Héritage de ce temps ». C'est pourquoi c'est pratiquement mon livre préféré de Bloch.

Pourquoi existe-t-il des non-contemporanéités? #00:21:27-2#

Je pense que si l'on aborde maintenant la non-contemporanéité depuis la perspective de Bloch – qui s'inscrit dans le courant de la formation théorique marxiste – on doit l'appréhender ainsi, exprimée sous cette terminologie : les différentes sphères de la société (ce que Marx résume comme la formation économique de base d'une société et ses superstructures, soit la sphère juridique, la sphère politique, la sphère culturelle) qui, par conséquent, ne coïncident pas totalement ni évoluent au même rythme. Il existe des *dissimultanités*, un développement non contemporain entre ces instances, ce que Marx et Engels avaient déjà vu mais n'avaient peut-être pas encore assez pris en compte. Ceci est l'un des aspects que Bloch a souligné. De plus, il s'est également intéressé au fait que ce qui s'articule précisément dans les œuvres culturelles n'est pas un simple reflet de ce qui existe déjà ailleurs. C'est la raison pour laquelle il a vivement critiqué la théorie du reflet et, à sa place, il a insisté bien plus sur l'existence d'une dynamique propre ou d'une dynamique spécifique à l'intérieur de la sphère culturelle ou de la sphère politique, et non un simple rapport de cause à effet, ou quelque chose de ce genre. Heureusement, nous sommes aujourd'hui bien au-delà, nous ne sommes plus prisonniers de ces coordonnées aussi simples.

Une autre raison, que j'ai déjà mentionnée, est le rapport des classes sociales et leur conscience. Ce thème apparaît également dans le dialogue et la polémique avec Georg Lukács, où Bloch souligne l'existence de différentes classes sociales et avec chacune une conscience différente. Il existe ici également une non-contemporanéité dans le rapport ville-campagne. Cet aspect a aussi été étudié en ethnologie, par les sciences sociales, dans de nombreux domaines.

De plus, on peut dire que, bien sûr, il existe également des structures de temps à l'intérieur du psyché qui sont importantes. Si nous voulons être rigoureux, nous pouvons dire que

l'inconscient, tel que Freud le considère, est marqué par l'intemporalité. Mais, alors, le vécu est comme conservé d'une manière déterminée. Bloch s'y réfère avec l'expression : Il existe quelque chose qui ressemble à une architecture intérieure au lieu inconnu. À travers cela, il fait également allusion à des expressions freudiennes semblables. Le vécu a des conséquences, il existe encore, peut-on dire, une dynamique des temps entre les strates de la conscience. Et ce que Bloch accentue est que non seulement ce qui est réprimé demeure, mais également ce qui est pré-conscient ou la partie anticipée de la conscience. C'est-à-dire la possibilité d'un encore-non-conscient qui s'exprime dans la productivité, la créativité, en anticipation, lors d'actes de fantaisie. Ce sont cependant des

structures temporaires différentes.

Le multivers des cultures et des processus historiques #00:25:47-5#

Bien, cela en serait un peu les causes, ce qui montre la grande hétérogénéité dans l'évolution des processus historiques, à la fois au niveau de l'individu et de la société. On ne peut pas tout voir comme un train, la célèbre locomotive de l'histoire universelle qui tire l'ensemble. L'italien Gianni Sofri avait dit un jour qu'il y avait certains marxistes qui concevaient l'histoire du monde comme s'il s'agissait d'une course poursuite entre le développement de la force productive et les rapports de production. Et quand l'escalade à la production gagne sur la force productive, cette dernière la dépasse à nouveau et se retrouve légèrement devant. Cette sorte de mécanique simple s'avère peu utile pour décrire ce que sont les processus historiques, encore moins quand il s'agit de faire une analyse du développement social hors de l'Europe et que l'on voit qu'il existe ailleurs des sociétés de toute sorte qui déterminent une évolution complètement différente et qu'il n'y a pas seulement une seule histoire qui avance en ligne droite.

Bloch s'y est référé dans un article très détaillé : « Différenciations dans le concept progrès ». Il l'a écrit en Allemagne de l'Est dans les années 50, il aborde à nouveau le sujet et emploie ce terme qu'il avait déjà utilisé auparavant : le « multivers ». Multivers des cultures et des processus historiques, des processus du temps. Ce n'est pas un progrès chronologique mais un succès multilinéaire superposé, avec de nombreux facteurs dynamiques. Je pense que les théoriciens de l'histoire l'ont également accepté en partie et le considèrent de la même manière. En principe, il constitue une grande critique des schématismes de la théorie politique et de la philosophie de l'histoire.

Un espace pour l'utopie à l'ère de la mondialisation néo-libérale #00:28:39-5#

Dans un premier temps, parlons peut-être un peu de la mondialisation. Pour moi, d'entrée, elle n'est pas seulement négative. Avec l'aide des nouvelles technologies, nous pouvons également être en réseau avec les mouvements brésiliens «Sem Terra» et aussi avec les «dàlits» d'Inde et des organisations d'Afrique du Sud. D'une certaine manière, nous sommes en dialogue à l'intérieur d'une société civile globale en croissance, ce qui offre de nouvelles possibilités. La mondialisation n'est pas un mal. La Terre est devenue ronde pour de bon, et ce n'est plus seulement une théorie. Des possibilités créatrices apparaissent. Et la possibilité d'en faire quelque chose de bien nous est donnée.

Mais en même, il existe ce que vous avez dit: l'approche commerciale, c'est-à-dire que le marché occupe la mondialisation. C'est comme une usurpation et je pense qu'il est important de distinguer d'un côté les processus qui peuvent être regroupés globalement comme la croissance commune, la mondialisation, la mondialisation intensifiée. Et de l'autre, un soi-disant projet néo-libéral de la mondialisation où, en effet, il s'agit d'une utopie, l'utopie du marché total. Le marché total a la possibilité d'usurper, de s'approprier la force créatrice des politiques et des peuples. C'est un concept idéologique qui inclut par conséquent une utopie, c'est-à-dire la conviction selon laquelle si on laisse agir uniquement les forces du marché, si l'on y met le moins d'obstacles possibles, on obtiendra le meilleur résultat avec la meilleure transparence possible. C'est ce que l'on a appelé la pensée néo-libérale, est c'est un projet qui, aux yeux de tous, est également despotique car il empêche que tout autre point de vue, toute autre ligne de développement ou autre priorité puisse prendre de l'importance. «Il n'y a pas d'autre alternative», avait dit

Margaret Thatcher. C'est cette «pensée unique», cette camisole de force qui contenait cependant une promesse utopique: tout le monde en tirera parti. «Nous alimentons le monde», affirment de grandes multinationales comme Nestlé, en appliquant le même raisonnement: Si on nous laisse faire, si on nous laisse la voie libre, ce sera pour le bien de tous. C'est ce qu'ils disent, ils tiennent ces arguments.

Il est évident que ce projet, qui va de pair avec la domination du capital le plus volatile, le capital financier, non seulement est enclin aux crises mais il constitue de plus la cause des plus grandes crises connues de tous les temps. Par conséquent, les conséquences – je dirais, non seulement les préméditées mais surtout les non prévisibles – les conséquences non souhaitées de ce projet sont catastrophiques pour l'environnement, pour l'humanité. Certains sont devenus encore plus riches, ce qui a provoqué une augmentation incroyable du capital investisseur spéculatif circulant et, par conséquent, l'endettement et la paupérisation de certains pays, en aggravant les inégalités internes des pays, et d'un pays à l'autre.

Malgré tout, ce qui est exclu se manifeste. #00:33:22-4#

D'autre part, cela demeure une conception de contemporanéité absolue, juste parce qu'elle repose sur la base technologique, de sorte que l'espace virtuel et ce temps virtuel ont été réduits à une dimension qui se limite à l'échange de données – nécessaire pour le fonctionnement des bourses –presque immédiat en temps réel. C'est comme un exemple extrême d'une simultanéité abstraite qui, en même temps, exclut évidemment le fait que d'autres choses existantes ne puissent avoir le droit d'être. On retrouve cela même en politique. Et la politique le considère comme un sujet. «Si ça ne plaît pas aux marchés, ...» «Comment réagissent les marchés face à cette mesure politique», etc. On parle toujours d'eux comme d'un sujet à qui la chose plaît ou ne plaît pas.

Par conséquent, ce sont les marchés qui gouvernent. Et surtout, les marchés financiers, ceux qui mènent la politique à la baguette, même si on essaie maintenant de les freiner un peu et d'empêcher les pires excès. Finalement, cette sorte de contemporanéité est bien plus que cela, pas seulement un excès. C'est en définitive la logique fonctionnelle pure et dure d'un capital dont le seul objectif est l'augmentation du capital, et qui ne peut survivre qu'ainsi. Ceci est l'aspect que Marx avait anticipé avec une grande clairvoyance mais qui, jusqu'à aujourd'hui, n'a pas encore produit toute sa force et sa violence, et qui assiège de plus en plus les pays non encore colonisés.

Le fait de rappeler le thème de la non-contemporanéité ou des autres sphères de l'homme, de la nature et de tout ce qui ne concorde pas avec cette logique a aujourd'hui une grande importance. C'est l'un des changements de paradigme les plus significatifs que nous devrions nous obliger à faire. Sans aucun doute, cela ne vient pas seulement des intellectuels qui mettent le sujet à l'ordre du jour. En effet, il est évident que de nombreuses personnes ne se sentent pas identifiées avec cette échelle de valeurs. Même si, sous l'imposition de la perte de postes de travail et la peur de perdre la possibilité de garantir notre survie, nous devons en principe danser au son du capitalisme, cela ne veut pas dire que nous en soyons satisfaits. La souffrance est également purement psychique, et la tenaille de l'adaptation forcée est énorme. C'est la raison pour laquelle le fait d'organiser des alternatives pour s'émanciper de cette tenaille auto-imposée dépend en grande mesure de la libération d'autres manières de penser qui résident en nous ou dans la structure culturelle, celles qui ne reposent pas sur cette instrumentalisation économiste: l'augmentation de l'efficacité, l'idéologie des moyens-finalité (quel est le chemin le plus

linéaire et direct pour avoir encore une plus grande croissance à des coûts moindres). Mettre des barrières à ce calcul de coûts-bénéfices et laisser place à d'autres choses; je pense qu'il s'agit de la question socio-politique et de politique quotidienne devant laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Pour cette raison, nous pouvons dire que le flux de non-contemporanéités exclus exige maintenant de prendre la parole.

Bloch ne l'avait peut-être pas dit clairement, mais je l'interpréteraï comme cela : le non-contemporain qui a des conséquences sur le présent possède généralement un caractère d'exclusion. Comme il est impossible de le vivre, ce qui est exclu émigre, vers l'inconscient, par exemple. Ce qui n'est pas réalisable est mis de côté. Inutile de dire alors qu'il crée parfois une vie problématique, jusqu'à sa réapparition comme une chose réprimée: la rage contenue de ceux qui soutiennent le fascisme, comme le dit Bloch dans «Héritage de ce temps». Ce qui est exclu trouve des manières, parfois productives, de se manifester. Je parlerais ici en premier lieu des nombreuses possibilités de l'art. Dans tous les cas, cependant, il s'agit de la manière avec laquelle cela se configure dans le présent.

Les deux rôles de la religion dans la mondialisation #00:39:02-6#

Au sujet de la mondialisation, la question était également de savoir le rôle joué par la religion, et je pense que c'est une question très d'actualité. Selon moi, la religion a beaucoup à voir avec ce qui constitue les désirs de satisfaire les besoins des personnes, mais elle n'a pas sa place dans la réalité et elle se maintient vivante d'une autre manière. Ou bien elle se maintient vivante de manière consciente, comme un espoir articulé, qui peut être exprimé à travers des prières, dans l'art ou sous les formes les plus diverses. Ou, sinon, elle peut également se retourner contre la réalité comme un bastion, comme un retranchement hostile à la réalité, comme une relation gnostique et dualiste avec ce qui est réel: un monde opposé, l'au-delà, un monde céleste. Et alors, dans ce cas: Qui garde la clé, l'accès à l'au-delà? C'est donc domination, l'église devenue une structure dominatrice. Non seulement pour le christianisme; c'est exactement la même chose avec l'islam et d'autres religions. Mais il se produit dans l'Église quelque chose que j'appellerais scission. Ce n'est pas seulement l'espoir qui est scindé. Mais également, comme qui dirait, l'institutionnalisation. Un psychanalyste suisse, Mario Erdheim, l'a défini ainsi : «Ils gèlent ici quelque chose». Des institutions comme l'Église catholique, non pas les mouvements catholiques de base, ont cette caractéristique d'inaltérabilité. Ou parfois, très souvent, elle se trouve dans les structures militaires: les choses qui sont tabous, où toute modification n'a pas de place. C'est-à-dire une institution immunisée contre les changements. Malheureusement, une grande partie de la religion sert d'agglutinant. On emploie ici le dogme pour construire cette capsule inexpugnable, cette coquille dans laquelle se retrancher. Et c'est la raison pour laquelle la critique religieuse est nécessaire.

Mais en même temps, on ne doit jamais oublier, et Bloch a été celui qui a insisté le plus, en tout cas parmi les marxistes: Où il y a-t-il plus d'espoir que dans les religions et plus spécialement dans la tradition judéo-chrétienne? Quelle religion a provoqué le plus de mouvements d'hérétiques? Où trouverons-nous une plus grande mémoire d'émancipation frustrée et d'espoirs? Et bien ici: lorsque nous remontons jusqu'à ces histoires disparues, réprimées, et les réveillons à nouveau.

Par conséquent, la religion possède les deux choses: et peut devenir à la fois un bastion, une prison inexpugnable, et un révolusif le plus puissant. Dans le contexte de la mondialisation et des nombreux perdants qu'elle engendre, je pense qu'il est très important d'ouvrir le débat sur la question de cette ambivalence de la religion. Parce que

nous ne nous en rendons pas compte, mais il est trop simple et dire seulement: ce sont les fondamentalistes, les islamistes, etc. même si on trouve justement ici ce phénomène: Une religion qui s'immunise contre les changements et après, logiquement, qui devient capable de dominer. C'est pour cela que la critique est nécessaire, et pour bien faire, de l'intérieur, comme Bloch l'avait toujours dit. Car la mémoire de la religion, et surtout celle de ses fondateurs, est celle qui dévoile le mieux qu'il ne s'agissait pas de cela. Il ne s'agissait pas de domination mais de libération.

Les mouvements indigènes montrent comment on peut revendiquer la différence.

#00:43:41-2#

La pertinence de l'idée selon laquelle l'histoire non-conclue possède un potentiel, une force réulsive, un sens pour le présent, que le présent a cet avenir dans le passé, moi, je l'avais déjà compris parce que j'ai également travaillé en théologie, pas seulement en philosophie. Mais j'ai vraiment fini par comprendre après avoir vécu pendant presque cinq ans dans les Andes, principalement au Pérou, et quand, surtout, j'ai découvert de l'intérieur les mouvements indigènes, des paysans qui, malgré plus de 500 ans d'oppression, n'ont jamais abandonné leurs rêves de libération. En partie, d'une manière comparable à comment le faisaient les mouvements hérétiques de l'Europe médiévale. Par exemple, l'importance de Joachim de Flore et le Troisième Règne du Saint Esprit. C'est le «Troisième Reich» que les national-socialistes ont usurpé, ont perverti, car il représentait une émancipation historique. C'est la proclamation du règne de la liberté dans lequel nous entrons.

Cette pensée qui avait accompagné avec tant de force les courants mystiques et hérétiques du Moyen-âge, s'est également fortement enracinée en Amérique latine, dans les contextes indigènes où elle a été mélangée avec les idéologies propres, qui ont toujours inclus le retour, par exemple, de Túpac Amaru, le leader d'une grande rébellion. Dans bien d'endroits, on perçoit que la mémoire de l'oppression pendant des siècles est demeurée active, en permettant que la culture de la résistance se maintienne. Bien vivante chez les Mapuches du Chili, par exemple, et dans d'autres régions voisines, ces derniers maintiennent le rapport avec la terre maternelle, la «*pachamama*». Nous pouvons dire que ce fait a empêché dans une grande mesure que la pensée moderne technocrate y gagne du terrain. On peut regretter le fait que la modernisation soit entravée, comme l'ont dit certains qui travaillent pour l'aide au développement ou certains théoriciens de la modernisation. Mais cette résistance a également une partie productive. Elle inclut des aspects d'un comportement où sont transmises d'autres traditions sociales et d'autres rapports avec la nature.

Nous pouvons donner un autre exemple bien connu qui, dernièrement, nous a à nouveau démontré clairement qu'elle en est la force productive: les événements qui se sont produits en 1994 avec les Zapatistas de Chiapas. Dans la société mexicaine, les indigènes n'étaient présents que sous forme de folklore. Ils étaient au Musée National. En effet, ils étaient considérés comme un passé révolu, comme une décoration pour les emblèmes nationaux, un ornement pour les blasons du Mexique, pour les discours. Mais pas comme des personnes avec leur culture, leur langue, leur voix et leur vote politiques. Ces groupes si marginalisés des montagnes de la région de la plaine de Chiapas, chassés de leurs terres, se sont regroupés à la recherche d'une solution et ils ont créé un projet. Et après, ça a été la rébellion: Nous sommes ici, assez! Assez! «¡Nunca más un México sin nosotros!». Jamais plus un Mexique qui nous utilise et nous exclut! C'est incroyable

comme cela s'est passé, avec toute l'armée mexicaine contre eux, pour résister, même de manière précaire. Ils ont même réussi à sensibiliser la société mexicaine sur le sujet: Qu'est-ce qu'un bon gouvernement? Et bien un gouvernement différent d'un mauvais qui s'est institutionnalisé depuis la Révolution mexicaine, avec le PRI et les politiques clientélistes de ce gouvernement de minorités. Ils ont également apporté une force énorme à d'autres mouvements sociaux. Pour moi, tout cela est impossible sans cette grande mémoire. Il existe également de nombreux témoignages d'indigènes qui font partie du mouvement zapatista, et qui déclarent: «Nos aïeux, nos ancêtres nous ont appris raconté combien ils avaient dû souffrir, supporter avec rage. Aujourd'hui, c'est nous qui sommes ici et qui luttons, en réponse à la rage que nous avons reçue en héritage de nos ancêtres».

Cette longue histoire réprimée n'a jamais disparu. Elle s'est traduite de manière créative, sans se tourner uniquement vers le passé. S'ils peuvent en disposer, ils utilisent facilement les technologies les plus modernes ou ils se font entendre dans la politique et apparaissent soudainement aux yeux de l'opinion publique. Je me souviens lorsqu'ils ont marché vers la capitale, jusqu'à Mexico, tout le monde disait: «Maintenant on entendra parler le métis, le sous-commandant Marcos», quand il a enfin eu la possibilité de parler devant le Congrès des Députés. Mais la personne qui est apparue, ce fut la commandante Esther, une femme qui parle à peine espagnol, et qui a dit: «Moi, avec mon histoire de l'oppression, également en tant que femme, en tant qu'indigène et représentante des pauvres et exclus de ce pays...» Elle a su extraire de sa tradition et introduire en même temps dans la sphère politique un discours qui a eu un énorme retentissement. Bien sûr, la société n'a pas encore changé entièrement. Mais je veux dire par là que toute autre guérilla n'aurait pas réussi. Avec les indigènes, en revanche, qui se basent sur les espoirs et les rêves qui ont toujours été transmis condensés dans leur culture, cela a été possible. Non pas sans cette non-contemporanéité, ni sans rappeler: «Nous, nous sommes différents, nous avons le droit d'être différents. Vous avez tous le droit d'être différents, et nous réclamons une société ou un monde où tous les différents mondes ont leur place». Tel est le programme du multivers de Bloch. C'est la diversité des cultures.

Ceci est le pari dont la mondialisation d'aujourd'hui a besoin. Un défi qui est déjà réalité, dans une grande mesure. Non pas la réalité dominante, mais la réalité opprimée. Je pense que les indigènes, sans devoir les folkloriser, dirons-nous, ni les idéaliser, nous montrent que, avec notre portée éphémère et de la manière la plus rapide possible et rationnelle de transmettre l'information, nous nous limitons nous-mêmes, nous nous appauvrissons et nous devenons inefficaces, et que le fait de nous confronter à la mémoire de l'humanité et au contexte dans lequel nous vivons est essentiel si nous voulons changer le présent. Et non pas pour rester dans le passé. Cela, personne ne le veut.

En définitive, nous ne pouvons pas regarder l'avenir, nous ne pouvons pas imaginer comment il serait possible d'une autre manière sans cette vision rétrospective que possèdent les traditions indigènes. Au Pérou, dans la langue *aimara*, il existe une expression qui traduit cela. Ils ne disent pas «Regarder vers l'avenir» comme nous. Ils disent: «En regardant derrière, le passé, allons en avant.» Cela, c'est Walter Benjamin, et c'est la pensée indigène.

Philosophie et praxis: La résistance active est plus importante que les concepts comme utopie et espoir. #00:54:25-3#

Essentielle pour notre travail au sein de la Fondation «Brot für alle» [«Du pain pour tous»], je pense qu'il ne faut pas imposer à d'autres peuples ou régions comment doit être leur développement. En cela, nous sommes très critiques et nous revendiquons également le multivers culturel, cette diversité, le droit à la culture et à l'autodétermination du développement. Mais nous pourrions dire, comme pilier central, que les personnes doivent être en situation de décider ce qu'elles veulent, ce qu'elles veulent être, comment s'organiser, où aller. En fait, c'est le concept de Bloch de l'homme qui marche debout. Pour nous, c'est essentiel, même si nous n'utilisons pas toujours l'expression.

Mais il y a encore une différence qui me semble importante. Dans une grande mesure, c'est également une critique ou une polémique avec Ernst Bloch. Je pense que le concept «utopie» n'est pas tant ce qui nous fait aller de l'avant. Je l'ai déjà dit. Les défenseurs du marché total formulent également leurs utopies. Par conséquent, les utopies de l'humanité comportent également des risques. Elles doivent pouvoir être critiquées. J'ai même le doute sur le fait que promulguer un espoir soit toujours bénéfique. Parfois, il devient facilement un prêche qui montre aux autres ce qu'ils doivent désirer. Ce qui est pour moi capital, un jour, Daniel Berrigan l'a dit: «Moi, j'espère avec les fesses et les jambes». Comment le comprendre? Berrigan est un homme d'église pacifiste, activiste contre la course à l'armement, les missiles, etc., il proteste continuellement avec des sittings. C'est pour cela qu'il dit: «L'espoir est à mes fesses. J'ai la capacité de persévérance, je m'assieds devant les centrales nucléaires.» Ou bien: «Je vais encore et toujours aux manifestations», etc. L'espoir est dans la résistance, qui s'exprime dans tant de mouvements, chacun différent, en fonction du contexte: des mouvements de noirs, d'indigènes, les mouvements sociaux des Sans Terre, etc. Ce qui est décisif, ce n'est pas le concept de l'espoir conscient, et encore moins l'utopie.

Au contraire, bien sûr. Les luttes créent des idées, des utopies concrètes, quand elles coïncident dans une certaine mesure avec les possibilités et qu'elles sont réalisables. Cela est évident. En ce sens, l'expérience des Zapatistas avec leurs «Assemblées de bon gouvernement», avec leurs conseils, avec leur rotation, tous font partie de l'auto-administration locale, du gouvernement. Ils apprennent à le faire. On ne peut pas appeler cela une utopie concrète, c'est ce qui peut en découler. Et ce n'est pas l'utopie qui l'a rendu possible, mais la résistance des personnes qui ne se sont pas contentées du destin imposé et qui sont passées à l'action. C'est la raison pour laquelle, en fait, l'espoir ne doit pas être perçu comme un concept mais comme une action des personnes.